





Thibaut Mourgues

# J'ai rêvé une ville...

*Anthologie des cités idéales,*  
De la Jérusalem céleste aux Eco-quartiers



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN :

© Thibaut Mourgues

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# **J'AI RÊVÉ UNE VILLE...**

**Anthologie des Cites idéales**

***De la Jérusalem céleste aux Eco-quartiers***

**Introduction, choix des textes et présentations de  
T. R. MOURGUES**

## Table des matières

INTRODUCTION.....	9
I. LA BIBLE, LA GENESE (VI <sup>e</sup> siècle av. JC ?).....	16
II. ARISTOPHANE, LES OISEAUX (414 av. JC)	19
III. PLATON, LA REPUBLIQUE (376 av. JC).....	30
IV. SAINT JEAN, L'APOCALYPSE (fin du I <sup>er</sup> siècle)	43
V. THOMAS MORE, UTOPIE (1516).....	52
VI. THOMAS CAMPANELLA, LA CITE DU SOLEIL (1602).....	67
VII. FRANCIS BACON, LA NOUVELLE ATLANTIDE (1627).....	77
VIII. JEREMIE BENTHAM, LE PANOPTIQUE (1791)	91
IX. ETIENNE CABET, LE VOYAGE EN ICARIE (1840)	118
X. VICTOR CONSIDERANT, EXPOSITION ABREGEE DU SYSTEME PHALANSTERIEN DE FOURIER (1847).....	143
XI. CHARLES DICKENS, LES TEMPS DIFFICILES (1854)	152
XII. BENJAMIN RICHARDSON, UNE VILLE DE LA SANTE (1876).....	158
XIII. JULES VERNE, LES CINQ CENTS MILLIONS DE LA BEGUM (1879).....	182
XIV. EBENEZER HOWARD, LES VILLES-JARDINS DE DEMAIN (1898).....	199

XV.	EMILE ZOLA, LE TRAVAIL (1901).....	231
XVI.	H.G. WELLS, UTOPIE MODERNE (1905)..	242
XVII.	LE CORBUSIER, VERS L'ARCHI-TECTURE (1923)	256
XVIII.	NICOLAS MILIUTINE, SOTSGOROD, LE PROBLEME DE LA CONSTRUCTION DES VILLES SOCIALISTES (1931).....	266
XIX.	FRANK LLOYD WRIGHT, BROADACRE CITY (1935)	290
XX.	MARCO SOLERI, ARCOLOGIES (1969).....	296
XXI.	SUPERSTUDIO, DOUZE CITES IDEALES (1971)	331
XXII.	ITALO CALVINO, LES VILLES INVISIBLES (1972)	356
XXIII.	PARISTECH REVIEW (ANONYME), LES ECOQUARTIERS SONT-ILS LE FUTUR DE LA VILLE (2013) ?.....	365



## INTRODUCTION

### *Une anthologie, mais de quoi ?*

Depuis 3000 ans, les hommes pensent, écrivent et rêvent la ville. C'est quand se creuse l'écart entre le réel, ou ce qui en fait figure, et la description rêvée, que l'on entre en terre utopique. Autant dire qu'on ne trouve pas toujours de coupure nette entre la science et l'utopie, entre l'analyse descriptive, et l'appel au merveilleux. Mais l'utopie s'accommode fort bien du flou des concepts et n'a guère besoin de classification universitaire.

Cette anthologie rassemble essentiellement les visions littéraires de ce que pourrait être une cité idéale, voire quelques contre-exemples dystopiques. L'urbanisme constitue l'angle d'attaque privilégié, la politique ou l'économie n'intervenant qu'à titre secondaire. On ne trouvera pas non plus de description de projets architecturaux mis en œuvre (comme la saline de Chaux), ni de simples plans comme ceux de la cité industrielle de Garnier, qui n'ont guère fait l'objet d'une élaboration littéraire, bien qu'ils aient marqué les esprits.

Sans prétention à l'exhaustivité, on a tout de même tenté de refléter la plupart des tendances marquantes

de la littérature utopique. Celle-ci a d'ailleurs connu une véritable inflation à compter du 19<sup>e</sup> siècle qui a contraint à opérer des choix quelquefois douloureux. Quant au caractère largement européocentrique des textes présentés, il mériterait sans nul doute d'être corrigé par un deuxième volume à préparer le moment venu. Il reste que la tradition présentée ici est suffisamment riche pour mériter d'être méditée.

### *Brève histoire de l'utopie urbaine*

L'Antiquité ne semble pas avoir théorisé l'urbanisme : Hippodamos de Milet, le mythique précurseur de la cité à damiers, n'est surtout connu qu'à travers les écrits d'Aristote et se présente d'abord comme un architecte et un géomètre. Si utopie antique il y a, elle ressortirait plutôt du registre religieux (la ville comme lieu de perdition ou au contraire l'incarnation terrestre du royaume de Dieu à venir), ou bien de critique philosophique (la fameuse Caverne de Platon peut-elle être pensée comme une image de ville primitive où n'apparaissent que des ombres ? Aristophane de son côté entrevoit une ville construite par les oiseaux pour sans doute moquer les prétentions humaines). Mais rien de tout cela ne prétend décrire à quoi pourrait ressembler une ville certes imaginaire mais qui pourrait un jour devenir réelle.

Quant au Moyen-Age, l'éclipse de la pensée sur la ville s'explique par la dissolution de la civilisation romaine et le repli sur les campagnes. A partir du 11<sup>e</sup> siècle, la sortie très progressive de la féodalité et l'essor des bourgs francs, ce ne sont pas les urbanistes qui prennent le pas, mais les scolastiques qui ne placent

pas la réflexion sur la ville au cœur de leurs préoccupations (de manière quelque peu étonnante, car l'Université n'est apparue que grâce aux villes libres). Et pourtant les cathédrales gothiques ne témoignent-elle pas de la vision d'un monde total enserré dans la pierre et la prière ? Elles n'ont pas trouvé cependant leur pendant littéraire.

Il faut donc attendre la Renaissance pour voir les premières utopies mises par écrit. Thomas More ouvre le bal et crée le concept, avec sa célèbre *Utopia* (1516). Comment expliquer cette nouvelle ère ? Les grandes découvertes ont élargi les horizons géographiques et agrandi le monde connu : si les mers ne bornent pas des horizons terrifiants mais dévoilent plutôt des mondes différents du nôtre et tout autant humains, l'imagination peut se mettre en branle et rêver dans toutes les directions à de nouveaux possibles. Si l'on ajoute à cela la naissance de l'esprit scientifique, le goût croissant pour les voyages et de l'exploration non seulement spatiale mais intellectuelle, le terrain devient favorable à la multiplication des villes utopiques.

Avec le temps, les observations se font plus précises, plus réalistes. L'utopie n'est plus seulement le lieu où le merveilleux devient réel mais une construction humaine où les réalités présentes, qu'elles soient d'ordre social, politique, ou religieux, peuvent être questionnées, comme dans la *Cité du Soleil* de Campanella (1603).

Cette tendance s'exaspère avec l'Age des Lumières et le rationalisme croissant. L'Utopie devient une idéologie, elle réordonne la ville en fonction de principes déterminés, rationalisés, visant à remédier aux défauts de l'ordre existant. Ainsi le Panoptique de

Bentham, qui propose le modèle de la ville-prison, où par anticipation du Big Brother, le surveillant général peut tout voir sans être vu lui-même. L'objectif vertueux est bien sûr de réhabiliter les détenus en les soumettant à cette surveillance de tous les instants qui ne laissera place qu'aux bons instincts.

Poussant plus loin encore cette logique, le 19<sup>e</sup> siècle multiplie les tentatives de communautés utopiques d'inspiration socialiste, illustrées entre autres par l'emblématique phalanstère de Fourier et ses 1620 membres, chacun porteur d'une des 1620 passions humaines qu'il a identifiées. Inutile de dire que les tentatives de mise en œuvre de ces communautés utopiques, aux Etats-Unis notamment, ne tarderont pas à se briser sur le mur du réel.

L'autre tendance du temps, plus pragmatique, tente de pallier les tares des mégalofoles façonnées par la révolution industrielle, comme Londres et Manchester en Angleterre, ou Paris et Lyon en France. Comment faire de ces cloaques à ciel ouvert où les épidémies se répandent à grande vitesse, des endroits vivables où l'être humain peut s'épanouir ? C'est l'interrogation hygiéniste, à laquelle finalement des réponses de bon sens peuvent être apportées, sous réserve de la prise de conscience nécessaire.

Après l'échec du socialisme en matière de révolution urbanistique, et les tentatives avortées aux Etats-Unis et ailleurs de construire des villes à la campagne pour marier le meilleur des deux mondes, le 20<sup>e</sup> siècle redécouvre une réflexion utopique audacieuse dominée par le merveilleux et l'imaginaire: le fameux slogan de Mai 68 ; « sous les pavés, la plage », paradoxal,

séduisant, irréalisable, donne la parole aux écrivains, aux poètes, aux artistes, plutôt qu'aux architectes et aux bâtisseurs.

Notre époque marquée par la supposée fin des idéologies a-t-elle bénéficié d'un renouveau de la pensée urbanistique ? L'utopie urbaine contemporaine est confrontée aux défis de l'écologie et de la transition environnementale, certainement encore plus compliqués dans le monde en développement que dans les pays « riches ». Les villes intelligentes (smart cities) sont-elles la bonne réponse ? Malgré la profusion des réflexions autour des éco-quartiers et de l'innovation urbaine, il nous semble que les solutions proposées peinent à préfigurer le monde de demain. Car, et c'est finalement sa caractéristique intemporelle, l'utopie reste à inventer.

### *Rôles de l'utopie*

L'utopie est d'abord un divertissement, un jeu littéraire. Elle est invitation au voyage, évasion hors du quotidien lassant et répétitif. Avec elle, l'auditeur ou le lecteur redevient un enfant, les yeux écarquillés, et s'abandonne au plaisir du songe, du rêve, du jeu, dégagé de tout principe de responsabilité. L'utopie se fait alors espace de respiration, d'autant plus nécessaire que le monde environnant se fait plus brutal et oppressant.

Ce rôle de divertissement, de rêve, accompagne toute utopie. Mais celle-ci peut facilement briser ce cadre et se transformer en outil de contestation politique. Pour fonder un mouvement, recruter des adeptes, il faut miser sur le levier des passions : le

simple recours à l'analyse rationnelle n'a jamais permis de construire des barricades et de renverser des rois. L'utopiste devient alors le meneur, celui qui unit les individus divers et les organise autour d'un rêve commun. L'utopie est donc le ressort du mouvement, ce qui lui donne force et dynamisme, même si l'organisation a besoin de règles et de formalisme pour survivre. Face aux formidables constructions idéologiques et politiques qui structurent la réalité, l'utopiste lève la bannière de l'utopie pour commencer un irrésistible travail de sape.

Il existe toutefois différentes nuances, entre l'utopiste démolisseur (façon socialiste utopique) et le réformateur pragmatique. Pour celui-ci, à l'inverse, l'utopie peut être une façon douce d'avancer des idées, qui recouvertes du manteau du merveilleux, rencontrent moins la résistance des intérêts établis que si elles prenaient la forme de propositions de réformes. C'est ainsi que les hygiénistes anglais prônent la collection des eaux usées, l'élargissement des rues, et de nombreuses autres mesures qui nous paraissent aujourd'hui naturelles mais qui pouvaient paraître inutiles, absurdes ou trop coûteuses pour beaucoup à l'époque. Plutôt qu'un programme politique précis, l'utopie travaille au changement des mentalités en douceur en imposant ses thèmes et sa vision, plutôt qu'en ferraillant contre des opposants sur des objectifs précis.

L'utopie est aussi un banc d'essai. Elle permet de tester des idées, des formules, de solliciter la réaction du public pour développer des options nouvelles sans se laisser arrêter par une vision forcément réductrice de ce

qui est réaliste et faisable ou non, selon le principe bien connu du « brainstorming ». Ce qui est irréaliste aujourd'hui peut facilement devenir la réalité de demain grâce à de nouvelles technologies, un changement d'approche, une pensée « hors-cadre ». L'utopie devient alors un formidable accélérateur de progrès.

Bien sûr, l'utopie a perdu aujourd'hui la connotation systématiquement positive qu'elle avait jadis. Nous avons appris à redouter ceux qui veulent faire table rase, les révolutionnaires persuadés que leur monde intérieur est le seul à avoir droit de cité, les coupeurs de tête et les aventuriers au petit pied. L'utopie peut être destructrice, inhumaine, dystopique : l'envers du paradis, le monde concentrationnaire et glacé que la pensée systématique risque plus souvent qu'à son tour de mettre au monde. C'est pourquoi une bonne part du combat politique d'aujourd'hui est celui du pourfendeur d'utopie.

Il nous semble cependant que l'utopie devrait être réhabilitée : l'homme qui ne rêve pas risque de tendre vers le robot, ou l'animal. Mais l'utopie d'hier ne peut être celle de demain. Dans le monde complexe, individualiste et connecté que nous connaissons, l'utopie ne peut qu'être fragmentaire, multiple et exploratoire. Il ne s'agit pas tant de modifier la nature humaine (et celle de la ville) que d'en explorer toutes les possibilités à mesure que la science s'approfondit, que le réel se complexifie et que murissent nos visions et nos aspirations. Le véritable défi, c'est celui de la confrontation et la coexistence des utopies dans la multiplicité des modèles et des tentatives plus ou moins abouties de mise en œuvre. Les humoristes l'ont dit,

l'utopie est promise à un grand avenir. Les textes qui suivent, nous en sommes persuadés, n'auront pas de mal à le démontrer.

T. R. MOURGUES



## **I. LA BIBLE, LA GENESE (VI<sup>e</sup> siècle av. JC ?)**

*L'histoire de la Tour de Babel, extraite de la Genèse, a probablement été rédigée lors du retour d'exil de Babylone des Hébreux, au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Elle s'inspire de légendes courantes dans la région, mais aussi de la découverte des ziggourats mésopotamiens, qui ont dû frapper l'imagination des scribes.*

*La Genèse nous suggère trois temps, trois moments de l'urbanisme. Tout d'abord le projet urbain repose sur la coopération humaine. Il suppose un dessein, et donc une conception architecturale partagée, une organisation sans faille ; sans langage commun, la construction s'effondre. Deuxièmement, nous le voyons dès le début de la construction, la ville s'inscrit dans la verticalité. Babel (étymologiquement la porte du ciel) et c'est qui contribue à son étonnante modernité, préfigure nos modernes gratte-ciels. L'exploration de la dimension verticale signe le départ de l'homme de sa condition naturelle, l'entrée dans l'ère de la technique, aux possibilités infinies, et donc le défi au Dieu, l'hybris. Enfin, le projet urbain est voué à l'échec de par sa démesure. Dieu ne l'accepte pas et renvoie l'humanité à sa condition d'origine.*

*Toutefois la Bible ne développe pas une vision uniformément négative de la ville. Certes celle-ci est souvent synonyme de débauche (comme dans l'histoire de Sodome et Gomorrhe), de chute spirituelle, à l'inverse du désert, lieu des retrouvailles avec Dieu. Elle s'oppose aussi au jardin, lieu de communion mythique avec le Créateur.*

*Mais la Bible propose aussi le thème de la Jérusalem céleste.*

*Si les Hébreux restent marqués par leur histoire nomade (qui commence avec le départ d'Abraham de sa ville d'origine -Ur) et considèrent avec une certaine suspicion toute tentative de sédentarisation qui entraînerait le fait urbain, ils sont conscients que la ville reste le lieu de l'histoire humaine. Après l'exil de l'Eden, Cain crée la première ville, Hénoc (« commencement »), entourée de murailles. Il n'y aura pas de retour en arrière.*

*La ville favorise le pouvoir royal, auquel s'opposeront sans cesse les prophètes. La ville se prête aux idoles et aux hérésies. Elle détourne l'homme de la fidélité qu'il doit à son Dieu, à cette alliance née dans le désert. La ville est aussi le lieu des empires, des ennemis venus conquérir et détruire Israël. Il ne peut donc exister de ville idéale dans la pensée biblique autre que dans le monde de la spiritualité : la Jérusalem qui compte est une vision céleste, et non pas la ville réelle qui n'en est qu'un reflet déformé et souvent pécheur.*

*La Bible laisse néanmoins l'histoire ouverte. La chute de Babel marque le vrai début de l'aventure humaine, lorsque la cellule familiale des commencements (Adam et les Patriarches) se transforme en collectivité agissante. On sait d'ailleurs le rôle que jouera Jérusalem dans la conscience collective du peuple juif, pas seulement la ville fantasmée et spirituelle, mais le lieu où se bâtit l'histoire concrète, mémoire et projets d'avenir indissociablement mêlés.*

## **Genèse 11, 1-9**

1. Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots.
2. Comme ils étaient partis de l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Schinear, et ils y habitèrent.
3. Ils se dirent l'un à l'autre : Allons ! faisons des briques, et cuisons-les au feu. Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de ciment.
4. Ils dirent encore : Allons ! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre.
5. L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes.
6. Et l'Éternel dit : Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris ; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté.
7. Allons ! descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres.
8. Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre et leur donna tous un langage différent ; et ils cessèrent de bâtir la ville.
9. C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de

toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les  
dispersa sur la face de toute la terre

## II. ARISTOPHANE, LES OISEAUX (414 av. JC)

*Le poète satirique (vers 450-vers 385 avant notre ère) propose dans cette pièce aux oiseaux de construire une ville qui leur permettra de prendre le pouvoir tant sur les dieux, qui ne recevront plus de sacrifices, que sur les hommes, qui seront dominés depuis les hauteurs.*

*La pièce a souvent été interprétée comme une satire des idées platoniciennes, ou plutôt de celle de Socrate. La chronologie rapproche en effet le philosophe (470-399) de l'auteur comique, tandis que Platon (428-348) a pu approcher les deux hommes et les fait débattre dans son livre de la République. La question des rapports entre Platon et Aristophane a été reconsidérée par la critique récente, qui voit en Platon un continuateur des idées d'Aristophane, et non pas un opposant farouche ou une victime de ses traits comiques selon la vision traditionnelle.*

*Faut-il voir dans la pièce une critique des dirigeants athéniens, des allusions à des événements contemporains comme la désastreuse expédition de Sicile (416), un manifeste politique ? La plupart des auteurs privilégient désormais une vision ludique de la pièce d'Aristophane, lequel pour avoir traversé des difficultés avec la censure dans sa jeunesse, s'est considérablement assagi dans son âge mûr. La fantaisie, l'absurde n'aspirent donc qu'à divertir le spectateur plutôt qu'à choquer et provoquer.*

*Pour autant, on peut trouver trace dans la vision de la ville effleurée par Aristophane d'une problématique typique de la cité grecque. Le premier élément mis en relief est la*

*présence de remparts (l'effet de ridicule de la part d'oiseaux inclus). La ville est d'abord un projet militaire qui doit assurer la défense des citoyens. Le deuxième aspect est religieux : la ville sert d'intermédiaire entre les dieux et les hommes, l'intermédiation étant ici prise dans un sens littéral et spatial (peut-être faut-il y voir en creux une critique des conceptions religieuses fondamentalistes, mais ce serait un autre débat). Enfin la ville est lieu de pouvoir : ici les oiseaux parviennent non seulement à assurer leur puissance sur les hommes mais même sur les dieux.*

*Les Grecs ont peu théorisé de vision urbaniste, et c'est donc au détour de ce type de texte que l'on peut aborder leur conception de la ville idéale. Ils ont pourtant développé une réflexion sur la manière de construire une ville de laquelle émerge le nom d'Hippodame de Milet, inventeur ou supposé tel du plan à damier ; les colons grecs ont eu de nombreuses occasions de mettre en pratique les plans de fondations urbaines à travers la création de centaines de cités sur le pourtour méditerranéen, essentiellement du 8<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> siècle. Mais leur réflexion, en tout cas ce qui nous en est parvenu, s'est surtout placée sur le terrain politique : la cité est idéale essentiellement par son mode de gouvernement plutôt que par ses monuments ou sa structure. Peut-être s'agit-il là surtout d'une manifestation du dédain des philosophes pour les aspects matériels de la vie, au service desquels n'interviennent que des arts mineurs. Le témoignage d'un Aristophane, ami de Socrate et Platon, s'inscrit dans cette perspective.*

**LA HUPPE.** Mon pauvre homme, pour quelles tristes choses tu te passionnes ! Eh bien, il y a une ville heureuse, telle que vous le dites, sur les côtes de la mer

d'Erythrée.

**EUELPIDE.** Malheur ! Ne nous parle pas d'une ville maritime : un beau matin on y verrait aborder la Salaminienne amenant un huissier. As-tu une ville hellénique à nous proposer ?

**LA HUPPE.** Pourquoi n'iriez-vous pas habiter Léprée, en Élis ?

**EUELPIDE.** Par les dieux ! sans l'avoir vue, j'ai en horreur Léprée, à cause de Mélanthios.

**LA HUPPE.** Il y a encore dans la Locres la ville des Opontiens; vous pourriez y habiter.

**EUELPIDE.** Mais moi je ne voudrais pas être Oponzien, pour un talent d'or. Et quelle est la vie qu'on mène chez les oiseaux ? Tu dois le savoir parfaitement.

**LA HUPPE.** Pas désagréable à vivre : premièrement il faut s'y passer de bourse.

**EUELPIDE.** Vous avez ainsi retiré de la vie une grande source de fraudes.

**LA HUPPE.** Notre nourriture, cueillie dans les jardins, est le sésame blanc, le myrte, les pavots et la menthe.

**EUELPIDE.** Mais alors vous êtes en quête d'une vie de nouveaux mariés.

**PISTHÉTÈRE.** Hé ! hé ! J'entrevois un grand dessein pour la race des oiseaux : elle deviendrait puissante, si vous m'obéissiez.

**LA HUPPE.** Par Dionysos ! tes railleries portent juste. Que pourrions-nous donc faire ?

**PISTHÉTÈRE.** Bâissez une ville.

**LA HUPPE.** Et quelle ville bâtirions-nous, nous autres oiseaux ?

**PISTHÉTÈRE.** Vrai ? Oh ! la sottise lâchée ! Regarde en bas.

**LA HUPPE.** Je regarde.

**PISTHÉTÈRE.** Tourne le cou.

**LA HUPPE.** De par Zeus ! quelle jouissance, si je me déboîte la tête !

**PISTHÉTÈRE.** As-tu vu quelque chose ?

**LA HUPPE.** Oui, les nuages et le ciel.



**PISTHÉTÈRE.** Eh bien ! n'est-ce pas le pôle des oiseaux ?

**LA HUPPE.** Le pôle ? Comment cela ?

**PISTHÉTÈRE.** Comme qui dirait le lieu. Attendu que cela tourne et traverse tout, on l'appelle pôle. Une fois bâti et fortifié par vous, on l'appellera police. Alors vous régnerez sur les hommes, ainsi que sur les sauterelles ; et les dieux, vous les ferez mourir de faim comme les Mèliens.

**LA HUPPE.** De quelle manière ?

**PISTHÉTÈRE.** L'air est entre le ciel et la terre ; et de même que, quand nous voulons aller à Delphes, nous demandons passage aux Béotiens, ainsi, quand les hommes sacrifieront aux dieux, si les dieux ne nous paient pas tribut, votre ville, étrangère pour eux, et l'espace empêcheront de monter la fumée des cuisses.

**LA HUPPE.** lou ! lou ! Par la Terre, les filets, les nuées, les rets, je n'ai jamais entendu dessein mieux imaginé. Aussi suis-je tout prêt à bâtir la ville avec toi, si le projet a l'approbation des autres oiseaux.

**PISTHÉTÈRE.** Qui donc leur exposera l'affaire ?

**LA HUPPE.** Toi. Jadis ils étaient barbares ; mais moi je leur ai enseigné le langage, depuis mon long séjour avec eux.

**PISTHÉTÈRE.** Comment les convoqueras-tu ?

**LA HUPPE.** Aisément. Je vais entrer tout de suite dans le taillis, éveiller ma chère Aédon, et nous leur ferons appel. Dès qu'ils auront entendu notre voix, ils voleront ici à tire d'ailes.

**PISTHÉTÈRE.** O toi, le plus aimable des oiseaux, ne tarde pas davantage. Je t'en prie, entre au plus vite dans le taillis, et éveille Aédon.

**PISTHÉTÈRE.** Et d'abord mon avis est qu'il y ait une ville des oiseaux, et que tout l'espace circulaire et intermédiaire soit clos de grosses briques cuites comme à  
Babylone.

**LA HUPPE.** O Cébryon ! ô Porphyryon ! quel redoutable rempart !

**PISTHÉTÈRE.** Ensuite, quand le mur sera élevé, on redemandera l'empire à Zeus; et, s'il dit qu'il ne veut pas, s'il ne revient pas tout de suite sur sa décision, il faut lui déclarer la guerre sainte et défendre aux dieux de traverser, en vrais libertins, votre domaine, pour descendre coucher avec des Alcmène, des Alopé, des Sémélé : s'ils y viennent, mettez le scellé sur leurs instruments de plaisir, afin qu'ils n'en aient plus la jouissance. Pour les hommes, je vous engage à leur dépêcher un autre oiseau, qui leur enjoigne de la part des oiseaux, rois du monde, de sacrifier désormais aux

oiseaux et ensuite aux dieux, puis d'adjoindre convenablement à chaque divinité l'oiseau qui aura le plus de rapport avec elle. Sacrifie-t-on à Aphrodite, il faut offrir du froment à la piette. Si on offre une brebis à Poséidon, il faut donner du froment au canard. Si l'on sacrifie à Héraclès, il faut sacrifier à la mouette des gâteaux miellés. Si l'on immole un bélier à Zeus, roi des dieux, le roitelet, en sa qualité de roi des oiseaux, devra recevoir, avant Zeus même, le sacrifice d'un moucheron mâle.

**EUELPIDE.** Je suis ravi de ce sacrifice d'un moucheron, Qu'il tonne maintenant, le pauvre Zeus !

**LA HUPPE.** Mais comment les hommes nous prendront-ils pour des dieux, et non pour des geais, nous qui volons et qui avons des ailes ?

**PISTHÉTÈRE.** Tu extravagues. Hé ! de par Zeus ! Hermès, tout dieu qu'il est, vole et porte des ailes, ainsi qu'un grand nombre d'autres dieux. Et d'abord la Victoire prend son vol avec des ailes d'or et, de par Zeus ! l'Amour en fait autant. Et Homère prétend qu'Iris ressemble à une timide colombe.

**LA HUPPE.** Et Zeus tonnant ne lance-t-il pas sur nous la foudre ailée ?

**PISTHÉTÈRE.** Si donc les hommes, par ignorance, vous comptent pour rien et ne croient qu'aux dieux de l'Olympe, il faut alors lancer une nuée de moineaux et

d'oiseaux granivores qui pillent toutes les semences de leurs campagnes, et que Déméter leur mesure le froment, quand ils seront dans la misère.

**EUELPIDE.** Elle ne voudra pas, de par Zeus ! mais tu la verras alléguer des prétextes.

**PISTHÉTÈRE.** En outre, que les corbeaux fondant sur les attelages qui labourent la terre, et sur les troupeaux, leur crèvent les yeux, en manière de preuve, et qu'ensuite le médecin Apollon les guérisse ; on le paie pour cela.

**EUELPIDE.** Oh ! non, pas avant que j'aie vendu mes deux petits bœufs.

**PISTHÉTÈRE.** Mais si les hommes vous regardent toi comme dieu, toi comme la vie, toi comme la Terre, toi comme Cronos, toi comme Poséidon, tous les biens leur arriveront.

**LA HUPPE.** De ces biens dis-m 'en un seul.

**PISTHÉTÈRE.** Premièrement les sauterelles ne rongeront plus les vignes en fleurs : un bataillon de chouettes et de crécerelles les dévorera. Les moucherons et les cynips ne mangeront plus les figes : tout cela sera nettoyé par une troupe de grives.

**PISTHÉTÈRE.** Il faut d'abord donner à notre ville un nom grand, magnifique, et ensuite sacrifier aux dieux.

**EUELPIDE.** C'est aussi mon avis.

**LA HUPPE.** Voyons, quel nom donnerons-nous à la ville ?

**PISTHÉTÈRE.** Voulez-vous que ce grand nom soit emprunté à Lacédémone ? Lui donnerons-nous le nom de Sparte ?

**EUELPIDE.** Par Héraclès ! moi donner le nom de Sparte à ma cité ! Je ne voudrais pas du tout, même pour mon grabat, avoir de la sparterie.

**PISTHÉTÈRE.** Alors, quel nom lui donnerons-nous ?

**EUELPIDE.** Un terme emprunté aux nuages et aux régions éthérées, quelque chose de bien ronflant.

**PISTHÉTÈRE.** Veux-tu Néphélococcygia ?

**EUELPIDE.** lou! lou! Le beau nom vraiment, le grand nom que tu as trouvé là ! Est-ce que c'est la Néphélococcygia où sont les biens immenses de Théagène et tous ceux d'Eschine ?

**PISTHÉTÈRE.** C'est plutôt la plaine de Phlègre, où les dieux écrasèrent de leurs traits la révolte des Fils de la Terre.

**EUELPIDE.** Chose brillante que cette ville ! Mais quel dieu en sera le patron ? Pour qui tisserons-nous le péplos ?

**PISTHÉTÈRE.** Pourquoi ne choisissons-nous pas Athéna Polias ?

**EUELPIDE.** Oh ! comme ce serait une ville bien policée que celle où une déesse, née femme, se dresserait armée de pied en cap, et où Clisthène manierait la navette !

**PISTHÉTÈRE.** - Et qui gardera le rempart pélasgique ?

**LA HUPPE.** Un oiseau, l'un des nôtres, de race persique, qu'on proclame partout le plus brave de tous, le poussin d'Arès.

**EUELPIDE.** O noble poussin, que voilà donc un dieu bien fait pour habiter sur des rochers !

**PISTHÉTÈRE.** Or ça, maintenant, toi, va-t'en dans les airs te mettre au service de ceux qui construisent les murs; porte des moellons, mets-roi tout nu et gâche du mortier, monte l'auge, tombe de l'échelle, pose des sentinelles, entretiens le feu constamment, fais la ronde, une clochette à la main, et endors-toi ici : envoie ensuite un héraut vers les dieux, là-haut, et un autre de

là-haut vers les hommes, en bas, et de là reviens vers moi.

**EUELPIDE.** Et toi, qui restes ici, pleure auprès de moi.

**PISTHÉTÈRE.** Va, mon bon, où je t'envoie ; car sans toi rien de ce que je dis ne s'exécutera. Pour moi, je vais offrir un sacrifice aux nouvelles divinités, et appeler un prêtre qui préside à la cérémonie. Enfant, enfant, apporte la corbeille et le bassin.

### III. **PLATON, LA REPUBLIQUE (376 av. JC)**

*Qu'est-ce qui justifie l'inclusion de ce texte illustre de Platon dans une anthologie des cités idéales ? Peut-on se risquer à une lecture littérale de cet apologue ? Dans cette approche, Platon compare la cité commune à une caverne où les hommes sont prisonniers et où les objets n'apparaissent que comme des ombres. On pourrait en déduire qu'à contrario, la cité idéale s'élève à l'air libre et s'ouvre à la pleine lumière. Bien que l'intention première de Platon porte sur la recherche de la vérité et du monde des Idées, il est difficile de penser que cette recherche serait sans incidence sur la conception matérielle de la cité.*

*Pour répondre à cette question, il est nécessaire de comprendre la place de la cité dans la culture grecque antique, en tant que cadre naturel de la vie humaine, lieu de vie du citoyen, soit l'être humain le plus abouti : si l'homme est avant tout un animal politique, sa place naturelle est la cité. Cela étant dit, la civilisation grecque fait place à différentes conceptions de l'organisation de la cité, l'opposition entre Athènes et Sparte étant la plus parlante : monumentalité, infrastructures, équipements urbains chez l'une, cadre encore rustique et plus proche de la nature chez l'autre.*

*Sur le plan du mythe, Troie comme cité guerrière apparaît comme récit fondateur ; mais les textes nous renseignent bien peu sur l'organisation de la cité, à part la présence de fortes murailles et en son sein, du palais royal, incendié lors de la prise de la ville par les Achéens. Même*



*silence sur un autre mythe clé, celui de l'île d'Atlantide mentionnée par Platon dans plusieurs de ses dialogues. On sait seulement que l'île est divisée en plusieurs cités, chacune à l'image de la capitale du royaume d'Atlas, conçue par le dieu Poséidon.*

*Est-ce à dire que l'urbanisme ne préoccupe pas les Grecs ? La qualité de leurs réalisations matérielles, notamment l'architecture religieuse, mais aussi la conception qu'ils transmettront aux Romains de la fondation de la ville autour de deux axes perpendiculaires, montrent que des réflexions théoriques importantes ont été approfondies de l'époque archaïque à l'ère hellénistique. Mais ces réflexions soit n'ont pas été fixées dans des textes formels, soit ne nous sont pas parvenues. L'urbanisme malgré son utilité ne semble pas avoir été perçu comme un art majeur digne de transcription et de controverses chez les esprits les plus éclairés, mais plutôt un artisanat, une composante de la vie matérielle. Il reste que les auteurs les plus ambitieux, et notamment les philosophes, revendiquent le gouvernement de la cité au titre de leur « expertise », ce qui suppose nécessairement non seulement une vision philosophique de la vie en commun mais aussi une conception de l'organisation matérielle et spatiale. Car il est difficile de concevoir une politique (le gouvernement de la cité) d'où serait absente une conception de la polis.*

*Tout laisse donc penser que le platonisme (au sens des idées portées par Platon) comporte une part urbaniste, mais que celle-ci n'a pas été jugée prioritaire par rapport à la doctrine portant sur l'organisation du pouvoir. On ne peut donc que rêver aujourd'hui à ce que serait la ville idéale du Philosophe-roi.*

## **LIVRE VII L'allégorie de la Caverne**

Maintenant, repris-je, représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée : imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux, et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles.

Je vois cela, dit-il.

Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, et en toute espèce de matière ; naturellement, parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent.

Voilà, s'écria-t-il, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

Ils nous ressemblent, répondis-je ; et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils n'aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ? Et comment ? observa-t-il, s'ils sont forcés de rester la tête immobile durant toute leur vie ? Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

Sans contredit.

Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble ne penses-tu pas qu'ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient ?

Il y a nécessité.

Et si la paroi du fond de la prison avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ?

Non, par Zeus, dit-il.

Assurément, repris-je, de tels hommes n'attribueront de réalité qu'aux ombres des objets fabriqués.

C'est de toute nécessité.

Considère maintenant ce qui leur arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on

les guérisse de leur ignorance. Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements il souffrira, et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. Que crois-tu donc qu'il répondra si quelqu'un lui vient dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ? si, enfin, en lui montrant chacune des choses qui passent, on l'oblige, à force de questions, à dire ce que c'est ? Ne penses-tu pas qu'il sera embarrassé, et que les ombres qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ?

Beaucoup plus vraies, reconnut-il.

Et si on le force à regarder la lumière elle-même, ses yeux n'en seront-ils pas blessés ? n'en fuira-t-il pas la vue pour retourner aux choses qu'il peut regarder, et ne croira-t-il pas que ces dernières sont réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?

Assurément.

Et si, repris-je, on l'arrache de sa caverne par force, qu'on lui fasse gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir traîné jusqu'à la lumière du soleil, ne souffrira-t-il pas vivement, et ne se plaindra-t-il pas de ces violences ? Et lorsqu'il sera parvenu à la lumière pourra-t-il, les yeux tout éblouis

par son éclat, distinguer une seule des choses que maintenant nous appelons vraies ?

Il ne le pourra pas, répondit-il ; du moins dès l'abord.

Il aura, je pense, besoin d'habitude pour voir les objets de la région supérieure. D'abord ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière.

Sans doute.

À la fin, j'imagine, ce sera le soleil - non ses vaines images réfléchies dans les eaux ou en quelque autre endroit - mais le soleil lui-même à sa vraie place, qu'il pourra voir et contempler tel qu'il est.

Nécessairement, dit-il.

Après cela il en viendra à conclure au sujet du soleil, que c'est lui qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui, d'une certaine manière, est la cause de tout ce qu'il voyait avec ses compagnons dans la caverne.

Evidemment, c'est à cette conclusion qu'il arrivera.

Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui y furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?

Si, certes.

Et s'ils se décernaient alors entre eux honneurs et louanges, s'ils avaient des récompenses pour celui qui saisissait de l'œil le plus vif le passage des ombres, qui se rappelait le mieux celles qui avaient coutume de venir les premières ou les dernières, ou de marcher ensemble, et qui par là était le plus habile à deviner leur apparition, penses-tu que notre homme fût jaloux de ces distinctions, et qu'il portât envie à ceux qui, parmi les prisonniers, sont honorés et puissants? Ou bien, comme le héros d'Homère, ne préférera-t-il pas mille fois n'être qu'un valet de charrue, au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait ?

Je suis de ton avis, dit-il ; il préférera tout souffrir plutôt que de vivre de cette façon-là.

Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil ?

Assurément si, dit-il.

Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis (or l'accoutumance à l'obscurité demandera un temps assez long), n'apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter ? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas ?

Sans aucun doute, répondit-il.

Maintenant, mon cher Glaucon, repris-je, il faut appliquer point par point cette image à ce que nous avons dit plus haut, comparer le monde que nous découvrons la vue au séjour de la prison, et la lumière du feu qui l'éclaire à la puissance du soleil. Quant à la montée dans la région supérieure et à la contemplation de ses objets, si tu la considères comme l'ascension de l'âme vers le lieu intelligible tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque aussi bien tu désires la connaître. Dieu sait si elle est vraie. Pour moi, telle est mon opinion : dans le monde intelligible l'idée du bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne la peut percevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau en toutes choses; qu'elle a, dans le monde visible, engendré la lumière et le

souverain de la lumière; que, dans le monde intelligible, c'est elle-même qui est souveraine et dispense la vérité et l'intelligence; et qu'il faut la voir pour se conduire avec sagesse dans la vie privée et dans la vie publique.

Je partage ton opinion, dit-il, autant que je le puis.

Eh bien ! partage-la encore sur ce point, et ne t'étonnes pas que ceux qui se sont élevés à ces hauteurs ne veuillent plus s'occuper des affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à demeurer là-haut. Cela est bien naturel si notre allégorie est exacte.

C'est, en effet, bien naturel, dit-il.

Mais quoi? penses-tu qu'il soit étonnant qu'un homme qui passe des contemplations divines aux misérables choses humaines ait mauvaise grâce et paraisse tout à fait ridicule, lorsque, ayant encore la vue troublée et n'étant pas suffisamment accoutumé aux ténèbres environnantes, il est obligé d'entrer en dispute, devant les tribunaux ou ailleurs, sur des ombres de justice ou sur les images qui projettent ces ombres, et de combattre les interprétations qu'en donnent ceux qui n'ont jamais vu la justice elle-même ?

Il n'y a là rien d'étonnant.

En effet, repris-je, un homme sensé se rappellera que les yeux peuvent être troublés de deux manières et par deux causes opposées : par le passage de la lumière



à l'obscurité, et par celui de l'obscurité à la lumière; et ayant réfléchi qu'il en est de même pour l'âme, quand il en verra une troublée et embarrassée pour discerner certains objets, il n'en rira pas sottement, mais examinera plutôt si, venant d'une vie plus lumineuse, elle est, faute d'habitude, offusquée par les ténèbres, ou si, passant de l'ignorance à la lumière, elle est éblouie de son trop vif éclat; dans le premier cas il l'estimera heureuse en raison de ce qu'elle éprouve et de la vie qu'elle mène; dans le second, il la plaindra, et s'il voulait rire à ses dépens, ses moqueries seraient moins ridicules que si elles s'adressaient à l'âme qui redescend du séjour de la lumière.

C'est parler, dit-il, avec beaucoup de sagesse.

Il nous faut donc, si tout cela est vrai, en conclure ceci ; l'éducation n'est point ce que certains proclament qu'elle est ; car ils prétendent l'introduire dans l'âme, où elle n'est point, comme on donnerait la vue à des yeux aveugles.

Ils le prétendent, en effet.

Or, repris-je, le présent discours montre que chacun possède la faculté d'apprendre et l'organe destiné à cet usage, et que, semblable à des yeux qui ne pourraient se tourner qu'avec le corps tout entier des ténèbres vers la lumière, cet organe doit aussi se détourner avec l'âme tout entière de ce qui naît, jusqu'à ce qu'il devienne capable de supporter la vue de l'être et de ce